

Lait et produits laitiers en Adamaoua

Peuls buveurs de lait,
Peules vendeuses de lait

Jean Boutrais
Géographe

Les relations au bétail ne sont pas les mêmes chez tous les Peuls de l'Adamaoua. Plutôt que de les présenter de façon exhaustive, évoquons deux matinées habituelles d'enfants foulbé et mbororo¹. Chez les Foulbé sédentaires, les enfants reprennent chaque matin les planchettes coraniques qu'ils ont posées, la veille, contre le mur de la case d'entrée. Ils récitent alors de mémoire et à haute voix, en s'y reprenant à plusieurs fois, les versets écrits le jour précédent. Après un long temps passé à ces répétitions, des garçons se rendent avec des Calebasses au lieu de stationnement du troupeau familial. Le père de famille ou l'un des bergers remplit les récipients de lait. Les garçons rapportent alors ce lait aux femmes qui le répartissent pour le petit déjeuner. Les enfants n'ont fait qu'apercevoir les vaches.

Chez les Mbororo, dès le matin les enfants se rendent auprès des vaches. Celles-ci, juste rentrées de la pâture de nuit, sont encore couchées. Les enfants circulent et jouent au milieu des animaux qu'ils touchent et auscultent. Ils discutent pour savoir quand une

¹ Foulbé et Mbororo relèvent du vaste ensemble humain des Peuls mais ils constituent deux entités socio-ethniques différenciées en Adamaoua. Cependant, le clivage n'est pas étanche entre les deux groupes, comme la fin de ce texte le montre.

vache vêlera, si ce sera demain. « Non, ce sera seulement vendredi » déclare un tout jeune. La vache se lève et s'étire. Une petite fille entreprend alors de la traire en tirant fortement sur le pis : « Rien à faire, personne ne peut la traire, celle-là »² ! Au moment de la traite, les enfants sont chargés de détacher chaque veau l'un après l'autre. Une fois que le veau a tété goulûment, une femme l'écarte puis les enfants le tiennent en respect. La calebasse à demi remplie est offerte aux enfants qui boivent le lait encore mousseux. Une fois la traite jugée suffisante, le veau est libéré et peut revenir au pis de la vache. Avant le départ du troupeau, les enfants reconduisent de force les veaux à la corde **daangol** pour éviter qu'ils ne partent avec les vaches. Une lutte épique s'engage alors entre les enfants et les veaux. Pendant une grande partie de la matinée, les enfants mbororo vivent ainsi dans la familiarité du bétail, en participant à une série de tâches pastorales. « Ils entrent dans nos manières de faire »³, disent les parents.

Cette présentation de la place du lait chez les Foulbé et les Mbororo de l'Adamaoua s'appuie sur des témoignages relevés au cours d'entretiens répétés durant plusieurs années dans les régions de Ngaoundéré et de Meiganga. Contrairement à la plupart des études sur le lait chez les populations pastorales, il s'agit d'une présentation qualitative. Des études quantitatives (Doufissa, 1993) ont déjà fourni des chiffres sur les productions, les ventes et les prix, en faisant ressortir les grandes variations de ces données. Au-delà de l'apparente rigueur des chiffres, il est important de restituer les représentations des éleveurs, en citant leurs paroles dans la langue peule.

Deux systèmes d'élevage, deux économies du lait

Depuis les années 1950, les Mbororo (plus exactement leurs animaux) sont interdits dans la région de Ngaoundéré, par suite du refus

² *Waane, 'bi adama bira nge* (chez Alahaji Ahmadou Daneeri, Ngurore Marma, le 20-11-1983).

³ *'Be naata nder dabbaare amin (idem).*

des Foulbé de coexister avec eux. Par compensation, les pâturages de Meiganga furent attribués aux Mbororo par l'administration coloniale. Cependant, de nombreux Foulbé se sont installés dans la région de Meiganga à partir des années 1960. Dès lors, il est possible de comparer les systèmes d'élevage des deux groupes dans un même contexte écologique. En effet, Foulbé et Mbororo ne se différencient pas seulement par leur organisation politique et socio-culturelle mais également par leurs pratiques d'élevage. Celles-ci ont des incidences sur le lait, la place de ce produit dans l'alimentation et les économies familiales, comme dans sa valorisation culturelle.

Des gestions différentes du bétail, des disponibilités inégales en lait

Depuis longtemps, les Foulbé pratiquent une sorte d'élevage indirect, en employant des bergers salariés. À l'époque précoloniale, deux personnes étaient associées à la garde de chaque troupeau : un berger peul et un aide-berger esclave. La traite des vaches laitières était du ressort du berger. Encore aujourd'hui, ce sont les bergers (**waynaa'be**) qui effectuent souvent la traite. Lorsqu'ils se trouvent éloignés des propriétaires de troupeaux, il n'est pas facile d'apporter du lait aux familles de ceux-ci. De plus, tout un code de pudeur entoure la remise du lait qui vient d'être traité. Il serait inconvenant que la femme de l'éleveur se rende elle-même auprès du troupeau pour recevoir le lait. Celui-ci est remis à des intermédiaires, enfants de la famille ou aides familiaux. Dès lors, la traite est souvent limitée aux besoins des bergers et de leurs enfants.

Au contraire, l'élevage mbororo est familial, en ce sens que les membres de la famille s'occupent eux-mêmes du bétail et qu'ils vivent en permanence avec lui. Habituellement, ce sont les hommes qui effectuent la traite, puis ils remettent immédiatement le lait à la ou aux femmes⁴. À effectif égal de bovins, le nombre de vaches traitées et la production laitière sont en moyenne supérieures à ceux d'un élevage foulbé, surtout en saison des pluies. Chaque matin, une personne traite au maximum une dizaine de vaches, mais les

⁴ Chez certains groupes mbororo de l'Adamaoua, les femmes effectuent elles-mêmes la traite.

vaches allaitantes sont souvent plus nombreuses. De même, toutes les vaches ne sont pas traitées si les femmes ne peuvent pas porter tout le lait aux lieux de vente. Inversement, en saison sèche, le nombre de vaches laitières diminue, de même que les lactations, si bien que tout le lait est consommé par la famille. Le campement mbororo connaît des périodes d'abondance de lait (**kosam daama**) et d'autres de relatives restrictions.

Les Foulbé riches en bétail répartissent leurs animaux par troupeaux gérés de façons différentes, comme un allotement, pratique qu'ils appellent « diviser par troupeaux différents »⁵. Le troupeau de brousse, **horeeji**, comportant surtout des bœufs et des vaches non allaitantes, évolue loin de la concession. Des Foulbé caractérisent ces animaux d'« inutiles » (**na'i meere**) parce qu'ils ne servent pas aux besoins familiaux : ils sont rarement vendus et ne produisent pas de lait, ils manifestent surtout la richesse du propriétaire. Au contraire, le troupeau de campement, **sureeji**, est constitué de vaches allaitantes et de leurs veaux. Ces vaches, souvent traitées, sont également dites **'bireteedi**. Un troisième type de troupeau, celui des « intermédiaires » (**cakaaji**) compte des vaches allaitantes mais qui ne sont pas traitées. Ainsi, pour les riches Foulbé, seul un troupeau sur trois est susceptible de produire du lait, celui des **sureeji** : « Ce sont elles les plus utiles, à cause du lait »⁶. Mais ce troupeau est le plus petit de ceux que détiennent les riches Foulbé. Il en est ainsi depuis le début du XX^e siècle dans la région de Ngaoundéré : « Ici, ils n'avaient que peu de vaches pour faire la traite »⁷. Quant aux Mbororo, ils n'organisent pas leur cheptel en troupeaux à statuts différents. Tous leurs troupeaux sont gérés de la même façon et comportent des vaches laitières.

En saison sèche, les disponibilités laitières des Foulbé sont encore plus limitées, car le troupeau sédentaire des **sureeji** ne comprend que quelques vaches, environ cinq par famille. « Nous ne gardons ici qu'un petit nombre de vaches »⁸. Comme la production laitière

⁵ *Senda haa sefre feere feere* (Djaoro Hassimi, Swangor, le 14-11-2000).

⁶ *Kanji bura barka, daliila kosam* (*idem*).

⁷ *Haa 'do, 'be mara na'i se'd'da, haa 'be 'bira* (Djaoro Hamoa Hamadjoda, Tchabbal Djalingo, le 10-03-1999).

⁸ *Na'i peetel min sura haa 'do* (Abbo Mohamadou, Mbang Bouhari, le 21-11-1994).

diminue nettement, le lait est alors destiné uniquement aux enfants. Par contre, en saison sèche, tous les membres des familles mbororo partent habituellement en transhumance avec les bovins. Dès lors, le nombre de vaches laitières susceptibles d'être traites est plus élevé que chez les Foulbé.

De nombreux Foulbé vivent éloignés de leur bétail à longueur d'année. C'est le cas des citadins et de ceux qui habitent en secteurs agricoles où les dégâts des animaux sont redoutés. Dans ce contexte, la consommation de lait est rare : « Il est difficile d'avoir du lait »⁹. « Même les vaches laitières, je ne peux pas les amener (près de l'habitation) ; voilà, j'ai beaucoup d'enfants mais il n'y a pas de lait »¹⁰.

Au début du XX^e siècle, les Foulbé citadins de Ngaoundéré disposaient de quelques vaches laitières qui regagnaient chaque soir les concessions en ville. Mais, au fur et à mesure de l'extension de la ville et de l'essor de la circulation, cet élevage laitier a dû être repoussé sur des pâturages de plus en plus éloignés. Par suite d'appauvrissement en bétail ou d'éloignement forcé du troupeau, les Foulbé ont souvent manqué de lait, **soynde kosam**. Ce manque est habituel chez les citadins mais il affecte également des Foulbé ruraux qui s'en plaignent : « Ce qui nous fait le plus souffrir, nous autres Foulbé de brousse, c'est le manque de lait, pour les enfants et les vieilles femmes »¹¹.

En effet, chez les Foulbé de l'Adamaoua, les enfants et les personnes âgées sont les principaux buveurs de lait. Leur présence dans la famille explique souvent le maintien sur place de vaches **sureeji** pendant la saison sèche : « Ma mère, elle ne boit que du lait »¹². Parfois, ces vaches ne manquent pas d'entraîner des gênes : elles commettent des dégâts aux cultures de patates douces, elles abîment les clôtures en paille des concessions. Elles sont malgré tout supportées parce qu'elles permettent de disposer de lait : « Je ne peux pas me séparer des vaches de campement si je veux boire du lait »¹³.

⁹ *Kosam sa'd'di* (Alhaji Yaya Bakari, Virni, le 07-03-1999).

¹⁰ *Ko na'i kosam, mi waddataa ; 'da 'bikkoy ammaa kosam walaa* (Babba Sabana, Swangor, le 10-12-2000).

¹¹ *Ko 'buri torrugo min, Ful'be ladde, soynde kosam haa 'bikkoy, haa fulrew'be fuu* (Alahaji Nana Aboubakar, Swangor, le 18-01-1992).

¹² *Daada am, sey kosam o yarata* (Alhaji Haman, Béka Mangari, le 07-12-1986).

¹³ *Doole, mi sendataa e sureeji, sey yara kosam* (Djaoro Yaya Hamayadji, Séboré Djangal, le 08-12-1986).

Ceci, jusqu'à ce que des voisins excédés exigent l'éloignement des vaches qui font trop de dégâts...

Des familles foubé connaissent des restrictions en lait de façon saisonnière ou pendant de longues périodes. Le manque de lait est également vécu de façon plus large. Pendant plusieurs décennies à la fin du XX^e siècle, l'invasion de l'Adamaoua par des mouches tsé-tsé a ruiné des élevages foubé. Cela s'est traduit par la disparition générale du lait dans l'alimentation. Au milieu des années 1990, des informateurs disent encore : « Il y a très longtemps que nous n'avons pas bu de lait »¹⁴. Les Foubé expriment le plaisir de disposer de lait par le verbe **wela** : être bon, agréable.

Les produits d'élevage valorisés

Des Foubé propriétaires de bétail ne s'intéressent pas au lait. Ni le chef de famille, ni ses femmes ne se rendent régulièrement auprès du troupeau, même placé à faible distance en saison des pluies, pour traire des vaches. « C'est trop de souffrance que de traire chaque matin »¹⁵. Tel autre Foubé, à la tête de deux troupeaux et ayant la charge d'une grande famille avec trois épouses, déclare que « lui-même ne traite pas les vaches, seuls les bergers le font pour leur consommation personnelle »¹⁶. Dès lors, ces Foubé ne se séparent pas de vaches **biretedi** en saison sèche, tous leurs animaux partant en transhumance avec les bergers et des jeunes. L'absence de traite pour ravitailler la famille du propriétaire s'inscrit dans un type d'élevage indirect, comportant seulement des visites épisodiques au bétail.

De tout temps, les Foubé de Ngaoundéré ont moins valorisé un objectif laitier qu'un élevage pour la viande. Des témoignages attestent la fréquence des abattages de bovins par les riches éleveurs au début du XX^e siècle : « Les parents, ils mangeaient tout le temps de la viande ; c'était la viande qui était la plus prisée »¹⁷. Ces abattages répondaient à l'attente d'une nombreuse population servile qui

¹⁴ *Ko min yari kosam, fa'b'bi masin* (Djaoro Abbo Hassimi, Swangor, le 04-12-1996).

¹⁵ *Mbidu 'duu'di haa birugo nde veeti fuu* (Djaoro Yousoufa, Fada, le 18-11-1976).

¹⁶ *Min kam, mi birataa ; waynaa'be 'do bira, jey yarugo ma'b'be tan* (Hamadou Badjika, Mbarang, le 27-05-1988).

¹⁷ *Baabira'en, tum 'be nyaama kusel ; kusel kam 'dum woodi yeeso* (Alhaji Nana Aboubakar, Swangor, le 18-01-1992).

entourait et assistait les grandes familles foubé. L'accumulation d'esclaves par les Foubé de l'Adamaoua à la période pré-coloniale a contribué à orienter l'élevage vers la production de viande.

Les informateurs disent qu'autrefois, les Foubé valorisaient moins les grands effectifs de cheptel que la corpulence des animaux : « autrefois, ils voulaient que les vaches soient grasses et belles »¹⁸. La cure natronée à la source de la Vina, près de Ngaoundéré, était pratiquée régulièrement car elle donnait de l'embonpoint aux animaux. Des descriptions exaltent les particularités corporelles des animaux les plus gras après cette cure : « dans ces temps-là, les vaches étaient grasses et belles, à tel point que leur bosse dorsale penchait jusqu'à presque toucher terre ! »¹⁹. Des concours se tenant à la source natronée sélectionnaient chaque année le troupeau dont les animaux étaient les plus gros. Pour que des vaches gardent de l'embonpoint, les Foubé abattaient des veaux dès l'âge de deux ou trois mois, une pratique inconcevable chez d'autres pasteurs. Ainsi, la lactation s'arrêtait-elle rapidement et la vache reprenait du poids. La valorisation de la grosse corpulence des animaux allait de pair avec un goût pour la viande grasse ('bellere), en particulier pour celle de la bosse dorsale. Chez les Foubé, un cadeau de viande maigre n'est pas apprécié, encore aujourd'hui. Cette valorisation de l'élevage pour la viande était affirmée sans détour : « Autrefois, la vache, c'était seulement pour la boucherie »²⁰. Réciproquement, la production de lait se trouvait dépréciée : « Le lait, c'était une chose sans importance »²¹.

Chez les Foubé de l'Adamaoua, les préférences alimentaires actuelles s'avèrent assez variées, souvent en rapport avec les modes d'existence. Cependant, les grands buveurs de lait suscitent souvent de l'étonnement. Ainsi, d'un tel qui vit, isolé en brousse avec son troupeau, les autres disent : « Il ne boit que du lait, il traite ses vaches même le soir ! »²². Par opposition, un Foubé villageois soutient le

¹⁸ *Yaake naane, 'be ngidi na'i tekka, woo'da* (Alhaji Yaya Hamadou, Kouladje, le 02-12-96).

¹⁹ *Yaake man, na'i tekki woo'di haa yukkere wuura bana meema leydi !* (Limam Bobbo, Ouro Sangué, le 13-12-1996).

²⁰ *Naane, nagge 'dum huunde hirsugo tan* (Alhaji Yaya Hamadou, Kouladje, le 02-12-1996).

²¹ *Kosam, huunde meere on* (Alhaji Abbo Moussa, Ngaoundéré, le 16-12-1996).

²² *Kosam tan o yarata, kiikii'de fuu o bira* (Ardo Hamoa, Mayo Poutchou, le 25-11-1983).

paradoxe qu'après avoir bu du lait, il a encore plus faim qu'avant. Manifester de la dérision à l'égard de cet aliment n'est pas rare chez les Foulbé et des auditeurs ne manquent pas d'y souscrire.

Au contraire des Foulbé, les Mbororo ont un objectif d'élevage laitier et naisseur. Pour eux, l'élevage idéal est caractérisé par la fréquence des vêlages : « des vaches qui sont saillies et qui vêlent tout le temps »²³. Dès lors, il y a toujours du lait au campement. Par contre, les Mbororo ne valorisent pas l'embonpoint des animaux ; si des vaches sont grasses, cela veut dire qu'elles ne vêlent pas souvent. Les vaches les plus appréciées sont plutôt amaigries par les vêlages et les lactations successives. Des Mbororo recourent à des pratiques magiques pour favoriser les vêlages, par exemple en se lavant les mains avec de l'eau des écritures sur la planchette (**ndiyam mbinndi**) avant de commencer la traite, le matin.

Les Mbororo consomment du lait le matin mais aussi tout au long de la journée. Le repas de midi que les hommes prennent avec des hôtes consiste en une bouillie (**mbusiri**) préparée avec du lait. Quant aux enfants, ce sont de grands buveurs de lait, à tel point que les traites matinales ne suffisent pas toujours : « Les jeunes enfants sont embêtants avec le lait, il n'y a pas moyen de les satisfaire »²⁴.

Les pâturages recherchés sont ceux qui donnent une lactation abondante. Dans la région de Meiganga où les Mbororo habitent depuis plus d'un demi-siècle, les pâturages ne procurent plus beaucoup de lait, ce qui inquiète les Mbororo : « Maintenant, il n'y a plus de lait, l'herbe a diminué »²⁵. Les Mbororo appréhendent la pauvreté extrême qui entraîne le manque de lait. C'est une situation qu'ils connaissent dans leur vieillesse, lorsqu'ils ont transféré tout leur bétail aux héritiers. Tel est le cas d'un Mbororo âgé de 77 ans et de ses deux épouses à qui il ne reste plus que deux vaches : « Je n'ai plus de vaches, en saison sèche, nous buvons des infusions »²⁶. Quand un Mbororo est ruiné en bétail, les informateurs disent que

²³ *Na'i waawa, rima sosey* (Nyakel Bouba, Badjer, le 04-12-1978).

²⁴ *'Bikkon peetel 'billan kosam, daama waala* (Malam Eggile, Mbili, le 19-08-1984).

²⁵ *Jonta kosam wala, geene fam'diti* (Ardo Nana Bouba, Fada, le 20-11-1976).

²⁶ *Na'i ngalaa, dabbunde min njara ja'b'be* (Ardo Jibbo, Yongoro, le 17-09-1984).

ses épouses s'enfuient : « La femme s'en va là où il y a des vaches, elle a peur d'avoir faim »²⁷. La faim la plus redoutée des Mbororo, c'est celle provoquée par l'absence de lait²⁸.

Le plus bel éloge du lait entendu dans la région de Ngaoundéré a été exprimé par un Mbororo : « On sent le lait qui descend dans le corps, qui le rafraîchit et qui le purifie. Le lait donne de la force, il est meilleur que la farine de mil et même que la viande »²⁹. Il faut dire que ce Mbororo est employé dans un grand ranch où le troupeau qui lui est confié ne comprend que des bœufs. Sa nourriture habituelle n'est même pas à base de mil mais de manioc.

Si l'opposition entre les détracteurs et les laudateurs du lait suit souvent la distinction entre Foulbé et Mbororo, ce n'est tout de même pas une règle. Il arrive de rencontrer des Foulbé qui font l'éloge du lait, surtout parmi les anciens. Ainsi, un Foulbé a quitté Ngaoundéré où il était malade pour revenir vivre en brousse parmi les siens. L'un de ses frères lui a prêté des vaches pour qu'il dispose de lait : « Tout ce que je mange, je le vomis si je n'ai pas bu du lait »³⁰. En fait, ces Foulbé grands buveurs de lait relèvent des lignages Mbewe'en et Isso'en, dénommés couramment Ma'Ine en Adamaoua. D'installation relativement récente mais devenus de riches éleveurs, ils se situent à l'articulation entre les Foulbé « anciens » et les Mbororo.

I consommation et commerce de produits laitiers

Les prises de position vis-à-vis du lait ne relèvent pas seulement de simples préférences alimentaires. Elles s'inscrivent dans des choix de vie et d'économie familiale : vie en brousse et spécialisation pas-

²⁷ *Debbo jawdi tokkata, o huula veelo* (Maykoudi, Badjer, le 05-12-1978).

²⁸ *Hoo'dende* sert à exprimer la privation et, par voie de conséquence, une forte envie de lait (Noye, 1989).

²⁹ Alhaji Ousseini, Hore Seng, le 22-11-1990.

³⁰ *Ko mi nyaama fuu mi tuuta, sey to mi he'bi kosam* (Alhaji Ousmanou, Horé Rep, le 04-12-1983). Le lait n'est pas seulement un aliment mais aussi un médicament, qualité qui est souvent mise en avant par les Peuls sahéliens (Sow, 2005).

torale ou vie villageoise et économie plus complexe à forte composante agricole. De ceux qui consomment beaucoup de lait, les autres disent : « Nous autres, nous ne pouvons pas habiter ainsi en pleine brousse »³¹. Au-delà de cette distinction, le lait et les produits laitiers peuvent jouer deux rôles différents dans l'économie familiale.

Deux circuits de produits laitiers

Foulbé et Mbororo n'apprécient pas les mêmes formes de produits laitiers. Les premiers ont une préférence pour le lait frais (*'biraa'dam*) et les seconds pour le lait caillé (*'daniidam*). Certes, les Foulbé citadins ou éloignés des troupeaux consomment du lait caillé qui leur est apporté, mais les Foulbé de brousse apprécient surtout le lait frais : « nous autres, Foulbé de brousse, c'est le lait frais que nous préférons »³².

D'autre part, le lait est consommé par la famille chez les Foulbé, tandis que les produits laitiers donnent lieu à un petit commerce (*sippal*) chez les Mbororo. La consommation de lait chez les Foulbé est illustrée par la famille d'Abbo Hamadou à Margol. Eleveur relativement aisé, avec environ quatre-vingt têtes de bovins, il emploie un berger qui traite chaque matin onze vaches. Le berger ne doit prélever du lait que sur deux pis de la vache, en laissant les autres pour le veau. L'éleveur estime que la traite est d'environ un litre par vache. Les deux épouses d'Abbo reçoivent un peu plus de cinq litres chacune. La première répartit le lait entre le chef de famille, un fils aîné qui aide aux travaux agricoles et quatre jeunes enfants. La seconde distribue le lait entre sept enfants encore jeunes. Chaque membre de la famille dispose de 0,6 à 0,7 litre de lait par jour. C'est une évaluation en saison des pluies, supérieure aux quantités disponibles en saison sèche et également à la moyenne générale pour les Foulbé.

Chez les familles mbororo, le circuit du lait est plus compliqué car il est réparti entre la consommation familiale et la vente. D'autre

³¹ *Minin kam, min mbaawataa joodugo nder ladde banani* (Liman Bello, Mayo Poutchou, le 25-11-1988).

³² *Min on, Ful'be ladde, biraa'dam min 'buri yi'dugo* (Alhaji Nana Aboubakar, Kouladjé, le 18-01-1992).

part, les femmes mbororo ne vendent pratiquement jamais de lait frais ni de lait caillé entier (**kindirmu**). Après barattage, elles écoulent les deux produits obtenus : du beurre (**nebbam**) présenté sous forme de petites mottes (**lee'bol**) et du lait caillé écrémé (**penndii'dam**). Une estimation du prix du litre de lait caillé entier montre qu'il équivaut pourtant à la somme des prix du beurre et du lait écrémé obtenus à partir de la même quantité de lait. Dès lors, on peut se demander pourquoi les femmes s'évertuent à baratter beaucoup de lait, surtout en saison des pluies. En fait, cela leur permet d'offrir à la vente deux produits laitiers et de jouer également sur ces deux produits dans la répartition du lait entre consommation et vente.

Les femmes mbororo vendent les produits laitiers issus de la traite des deux jours précédents, c'est-à-dire en moyenne deux à trois fois par semaine. En saison des pluies, les quantités vendues sont limitées par les capacités desalebasses (les plus grandes contiennent vingt litres) ou par une faible demande. En saison sèche, le nombre de vaches traites diminue de moitié et les quantités obtenues par vache sont très faibles.

La gestion du lait en saison des pluies dépend également de la taille de la famille. Voici des exemples de gestion différente de produits laitiers, établis à partir d'une production moyenne d'un litre de lait par vache. En fait, il semble que la production des vaches mbororo soit supérieure en saison des pluies. Une femme a vendu au marché de Lokoti 4,5 litres de penndii'dam et quatre mottes de beurre, le tout à partir des traites des deux jours précédents. Or, elle dispose de dix vaches laitières. Comme elle a probablement obtenu vingt litres de lait, il en résulte que l'essentiel du penndii'dam (15,5 litres) et du beurre (36 mottes) a été destiné à la famille. De fait, les gens de Lokoti ne sont pas de grands consommateurs et acheteurs de produits laitiers.

Au contraire, Ngaoundal est un marché actif de produits laitiers expédiés par le train. Lors d'un marché du dimanche, la jeune femme de Tambaya a vendu 2,5 litres de penndii'dam mais quarante mottes de beurre. Elle dispose de vingt vaches laitières dont seulement la moitié est traitée. D'après un minimum d'un litre par vache, cela donne vingt litres en deux jours. Il en résulte que cette femme

a vendu tout le beurre produit mais gardé presque tout le lait penn-dii'dam pour la consommation familiale. Chaque personne a bu plus de deux litres de lait par jour !

Le même dimanche, la femme de Moussa a vendu à Ngaoundal trois litres de penn-dii'dam et douze mottes de beurre. Le mari met à sa disposition quinze vaches laitières mais chez elle également, la moitié de ces vaches sont effectivement traites. Cela donne une production minimale de quinze litres de lait, soit trente mottes de beurre après barattage. D'après les quantités vendues, elle a réservé l'essentiel du penn-dii'dam (douze litres) à l'alimentation familiale et réparti les mottes de beurre entre une grosse partie (dix-huit mottes) pour la cuisine et l'autre pour la vente. Après le barattage, ces deux femmes destinent donc le lait baratté à la consommation et une partie plus ou moins importante du beurre à la vente. Elles répondent ainsi à deux sollicitations qui peuvent s'avérer antagonistes.

Rôles et implications des ventes de lait

Dans le schéma traditionnel, les ventes de produits laitiers par les femmes mbororo leur permettent d'acquérir des produits agricoles, soit directement par troc, soit par l'intermédiaire de gains monétaires. Cette activité s'inscrit dans un système pastoral caractérisé par l'absence de production agricole par la famille. Grâce à la vente de produits laitiers, les pasteurs accèdent tout de même à des produits agricoles sans avoir à vendre du bétail. La plupart des chefs de famille apprécient ces contributions des femmes aux revenus familiaux : « C'est une grande aide »³³. Cependant, les ventes de lait sont surtout actives en saison des pluies quand la production laitière est abondante. C'est ce que rappelle un Mbororo des environs de Meiganga : « Quant à moi, je n'ai pas eu à vendre de bœufs, jusqu'à l'arrivée de la saison sèche »³⁴.

D'autre part, la vente de produits laitiers concerne les surplus laissés par la consommation familiale. Lorsque la famille s'agrandit, elle peut absorber une grande partie du lait. Voici l'exemple d'une

³³ *Valliin'de masin* (Moussa Bello, Fada, le 05-09-1984).

³⁴ *Min kam, mi he'bi daama sorrugo ngaari, hiddeeko dabbunde wara* (Hamadou Bano, Ouro Djallo, le 20-08-1984).

famille mbororo avec deux épouses et huit enfants. Les femmes vendent des produits laitiers tous les trois ou quatre jours au village voisin mais en petites quantités. Le mari minimise leur activité en disant : « Elles en apportent mais très peu »³⁵. Dès lors, il a dû ouvrir un champ de maïs pour limiter les achats de céréales. Un autre Mbororo est entouré de quatre épouses, avec de nombreux enfants et petits enfants. Lui aussi reconnaît : « La vente de lait ne suffit pas »³⁶. Il cultive du maïs, puis abandonne mais doit bientôt recommencer. Si les ventes de lait confortent le système pastoral, c'est tout de même selon des marges assez étroites.

En plus d'objectifs économiques, les ventes de lait jouent un rôle social important. Les vendeuses de lait se rendent régulièrement aux marchés ruraux où elles passent la journée entière, d'abord à écouler leurs produits laitiers puis à faire des achats. Une femme mbororo est venue avec ses voisines au marché de Lokoti sans apporter pourtant ni beurre ni penndii'dam car elle dispose seulement de cinq vaches laitières et les enfants ont bu tout le lait. Son mari lui a donné 1 000 F pour acheter de la farine de manioc ; lui-même n'a pas ouvert de champ car « il ne peut pas cultiver »³⁷. Les ventes de lait servent des processus de socialisation entre les pasteurs et les populations locales. Les Gbaya de Meiganga disent ainsi qu'ils « ont l'habitude » des Mbororo (**min mboowindiri**), contrairement aux Foulbé qui leur achètent pourtant beaucoup de maïs mais en une seule fois et non à longueur d'année.

Par le biais des ventes de produits laitiers, les femmes mbororo tiennent un rôle important dans la société pastorale et dans les prises de décision au sein de la famille. Elles font souvent pression sur les hommes pour qu'ils s'installent aux environs de marchés où elles peuvent se rendre dans la journée et revenir. Au contraire, les hommes préfèrent s'éloigner en secteurs isolés et peu fréquentés où les pâturages sont plus abondants. La localisation des campements mbororo est l'aboutissement de négociations entre hommes et femmes dans lesquelles celles-ci font souvent prévaloir leur point de vue. Ainsi, des campements mbororo jalonnent les environs de

³⁵ *'Be hoowa non non, se'd'da* (Ardo Yacoubou, Hore Mbang, le 31-08-1984).

³⁶ *Sippugo kosam he'ataa* (Ardo Yacoubou, Kalaldi, le 18-01-1978).

³⁷ Oumarou, Dalmi, le 28-05-1988.

Meiganga dans un rayon d'une dizaine de kilomètres. Des femmes mbororo viennent chaque matin vendre des produits laitiers en ville. Des hommes s'y rendent aussi très souvent pendant que les enfants assurent la garde des troupeaux.

Les femmes mbororo sont également réputées hostiles à la polygamie. De fait, les familles de Peuls pasteurs sont, en grande majorité, monogames. Cette restriction des mariages s'inscrit, à long terme, dans une stratégie pastorale de limitation du nombre des héritiers du troupeau paternel. À court terme, elle tient également sa raison d'être dans un refus d'avoir à partager le lot des vaches laitières avec des co-épouses. À moyen terme, l'augmentation du nombre des enfants dans la famille restreint d'autant les quantités de produits laitiers disponibles pour la vente. Toute une série de raisons concourent donc pour que les femmes mbororo privilégient des familles monogames et de petite taille.

■ Changements de gestion du lait : la foubéisation des Mbororo

Chez beaucoup de Mbororo de Meiganga, les femmes ne vendent plus de produits laitiers. Ils reconnaissent qu'elles le faisaient autrefois, surtout leurs mères. Des Mbororo ont ainsi abandonné toute une activité autour du lait, arrêt exprimé par le verbe **acca** qui marque une rupture. Pourtant, ces femmes disposent d'autant de lait qu'autrefois. C'est toute une gestion féminine du lait qui se trouve modifiée, mais également celle de budgets familiaux.

La vente de produits laitiers, une activité difficile

Les Mbororo de la région de Meiganga se plaignent de difficultés à vendre du lait. Les femmes sont les premières à exprimer des doléances : « C'est de la souffrance » ; tout commerce est difficile

mais nous devons aider les hommes³⁸. Elles font allusion aux heures de marche,alebasse pleine de lait posée sur la tête, aux averses qui les trempent en saison des pluies avant qu'elles arrivent aux marchés.

À ces difficultés d'acheminement des produits laitiers s'ajoutent celles des transactions. Les femmes se plaignent de la rareté des acheteurs, en particulier chez les Gbaya de Meiganga. Cultivateurs de manioc et de maïs, amateurs de chasse, les Gbaya ne sont pas de grands buveurs de lait et ils sont trop pauvres pour s'en acheter régulièrement³⁹. Dans certains secteurs isolés, ils n'achètent même jamais de produits laitiers ; là, « les femmes ne peuvent pas vendre (de lait) »⁴⁰. Pour des Mbororo ayant migré du Nigeria, c'est le principal inconvénient de la vie pastorale en Adamaoua. « Elles sont obligées de jeter du lait »⁴¹, un gaspillage insupportable pour les Mbororo. Devant l'impossibilité d'écouler du lait auprès des villageois, des Mbororo ont dû repartir au Nigeria, sous la pression des femmes. Chez les Mboum de Tignère, les acheteurs de lait sont également très peu nombreux. Dès lors, les femmes mbororo se livrent une vive compétition ; elles partent de nuit du campement afin d'arriver les premières chez les cultivateurs. « Celle qui arrive la première peut vendre ; celle qui arrive la dernière ne le peut pas »⁴².

Finalement, c'est auprès des Foulbé villageois que des femmes mbororo trouvent le plus d'acheteurs. Les Foulbé se procurent du penndii'dam avec lequel ils confectionnent de la bouillie, en particulier pour les enfants. Il arrive souvent que les femmes mbororo vendent ainsi des produits laitiers à des Foulbé eux-mêmes propriétaires de bétail mais qui ne traient pas leurs vaches.

Une autre difficulté de vente des produits laitiers provient de distorsions avec les prix des céréales et du manioc. À l'échelle

³⁸ *Mbidu ! sippugo fuu, mbidu, ammaa min valla gorko* (une femme mbeewejo, Ngaoundal, le 29-05-1988).

³⁹ Alors que les Mbororo font l'expérience d'envie de lait, les Gbaya connaissent la faim de viande ; *'bala* signifie, en langue gbaya, l'inappétence pour toute autre alimentation que carnée (Blanchard et Noss, 1982).

⁴⁰ *Rew'be he'bataa sippal* (Ardo Oumarou, Wakasso, le 07-09-1984).

⁴¹ *'Be 'do rufa kosam meere* (Ardo Fada, Gandinang, le 23-11-1976).

⁴² *Mo arti he'bi mo sorra, mo sakkiti he'bataa* (Ardo Aouta, Libong, le 10-12-1986).

saisonnaire, les meilleures productions laitières en début de saison des pluies permettent pourtant de faire face à la hausse des prix agricoles en cette période de soudure. Mais des hausses plus longues des prix du maïs et du manioc surviennent souvent en Adamaoua, par suite de maladies des cultures (la rosette du manioc, une maladie cryptogamique) ou d'achats massifs opérés par des commerçants qui expédient vers les villes. Dans ce cas, les ventes de lait ne suffisent plus à assurer le ravitaillement de la famille en produits agricoles. Les Mbororo disent souvent que la valeur relative des produits laitiers baisse par rapport à celle des produits agricoles : « Aujourd'hui, le lait n'a plus de force (de valeur) »⁴³. L'informateur ajoute que « le lait est aussi moins abondant »⁴⁴. C'est donc une conjonction de facteurs pastoraux et économiques qui réduit, pour les éleveurs, l'intérêt de l'échange des produits laitiers contre des produits agricoles.

L'arrêt des ventes de lait, un changement culturel

Aux critères matériels précédents s'ajoutent des arguments socio-culturels qui s'inscrivent dans une évolution profonde de la société mbororo. La vente de lait est d'abord contestée parce qu'elle exige beaucoup d'efforts et qu'elle entraîne de la fatigue, voire de la « souffrance », traduction habituelle en français de plusieurs termes peuls. Ce constat vaut globalement pour la vie pastorale impliquant mobilité, isolement en brousse et restrictions alimentaires mais *a fortiori* pour les femmes de pasteurs. Les Foulbé expriment sans détour un jugement critique à leur égard : « Les Mbororo endurent des souffrances mais leurs femmes en endurent encore plus »⁴⁵. Les femmes elles-mêmes incriminent **mbidu**, synonyme de **bone**, la souffrance entraînée par la vente de lait. En fait, les Foulbé contestent à la fois les marches incessantes des femmes pour apporter du lait et leur quête d'acheteurs sur les marchés ou dans les villages en faisant du

⁴³ Jonta, *kosam, sembe walaa* (Ardo Bakari Bem, Djalingo, le 18-08-1984).

⁴⁴ *Kosam fam'diti bo* (*idem*).

⁴⁵ *Mbororo'en 'do yara bone, ammaa rew'be ma'b'be 'buri bone* (Alhaji Ambarka, Kalaldi, le 06-01-1978).

porte-à-porte. Pour eux, toute activité commerciale, en particulier la recherche de clients, est entachée de honte : **semteende**.

Au contraire, les femmes mbororo apprécient les jours de marché pour l'animation et la vie sociale qu'elles y rencontrent. Elles sont réputées se rendre plus souvent aux marchés et y rester plus longtemps que les hommes. « Quand elles ne vont pas au marché, c'est qu'elles sont malades »⁴⁶. Cette habitude est tellement ancrée qu'« elles ne cessent de vendre du lait qu'une fois très vieilles, quand elles ne peuvent plus marcher »⁴⁷.

De fait, le commerce de lait s'accompagne, pour les femmes mbororo, d'une grande liberté de déplacement et de contacts sociaux. Elles apprécient d'obtenir des revenus personnels grâce aux produits laitiers : « c'est leur gain, elles en sont contentes »⁴⁸. Quand elles ont réussi à vendre tout le lait apporté au marché, elles en sont satisfaites : « Aujourd'hui, c'était un bon marché »⁴⁹.

Au contraire, dans l'idéal de vie familiale des Foulbé, la femme ne participe pas aux activités économiques ni aux revenus principaux du ménage. Le chef de famille « accompli » (Mahmoudou, 2000) assure tous les besoins de la ou des épouses, comme des jeunes enfants, ce que les Mbororo résument par le terme **donngal** : la charge. En laissant leurs épouses aller vendre des produits laitiers, des Mbororo influencés par la pensée des Foulbé finissent par éprouver de la honte et ce, à un double titre. Honte d'un chef de famille qui ne remplit pas toutes ses responsabilités puisqu'il a besoin de revenus procurés par sa femme ; honte d'un mari dont l'épouse circule librement au lieu de rester à la maison. De ses femmes qui ne vont plus vendre du lait, un chef mbororo dit : « se promener ainsi dans le village, c'était honteux, (alors) elles n'y vont plus »⁵⁰.

Le fait d'envoyer la femme vendre du lait est surtout considéré par les Foulbé comme contraire à la religion islamique. C'est d'abord

⁴⁶ *idem*.

⁴⁷ *idem*.

⁴⁸ *Ke'b'bal ma'b'be, 'be nana 'bel'dum* (Ardo Issa, Lokoti, le 28-05-1988).

⁴⁹ *Hannde, luumo ke'b'bi* (une femme d'Ardo Issa, Lokoti, le 28-05-1988).

⁵⁰ *Waancugo nder wuro, 'dum semtudum, 'be yahataa* (Ardo Addou, Diel, le 08-11-1976).

interprété comme faire souffrir sa femme alors que l'islam recommande de la protéger : « Faire souffrir l'épouse, la religion ne le permet pas »⁵¹. D'autre part, la libre circulation de l'épouse est posée comme immorale et interdite par l'islam : « Dieu a créé la femme pour qu'elle reste à la maison »⁵². Un Mbororo qui a suivi des études coraniques affirme que ses femmes n'ont jamais effectué de petit commerce (**sippal**), pratique qu'il condamne de façon catégorique : « Tu épuises ta femme pour qu'elle te rapporte de la nourriture, c'est mauvais. J'ai lu dans les Livres Saints que faire ainsi, c'est mauvais »⁵³.

Dès lors, le souhait de nombreux Mbororo de mieux se conformer aux normes islamiques les conduit à interdire aux femmes de pratiquer la vente ambulante de lait. Cet abandon d'une activité féminine liée au lait participe d'une foubéisation des Mbororo, en particulier de ceux de Meiganga (Burham, 1996, p. 105)⁵⁴.

En même temps, la cessation de la vente de produits laitiers accompagne souvent la sédentarisation des Mbororo. Ainsi, des Wo'daa'be changeaient souvent de lieu avant de se fixer au même endroit depuis plus de dix ans. Actuellement, leurs femmes ne vendent plus de lait alors qu'« elles en vendaient quand nous étions nomades »⁵⁵. Lorsque les familles mbororo se sédentarisent, les troupeaux continuent à transhumer avec des jeunes, mais des vaches sont maintenues sur place, de la même façon que les **sureeji** des Foulbé. L'effectif de ces vaches sédentaires est plus important que chez les Foulbé (des chiffres de vingt à vingt-cinq vaches sont indiqués) mais les femmes abandonnent quand même la vente de lait.

P. Burnham (1996, p. 106) a déjà noté que la cessation des ventes féminines de lait concerne le groupe Jafun des Mbororo mais non

⁵¹ *Taaknugo debbo, haa diina, gorko fottaay* (Ardo Adamou, Midey, le 09-11-1976).

⁵² Dahirou Bouba, Lokoti, le 28-05-1988.

⁵³ *A torra debbo o waddana ma nyaamdu, woo'daay ! Mi laari haa Defte, huunde man woo'daay* (Mallam Eggile, Mbili, le 19-08-1984). La vigueur de cette condamnation des ventes féminines de lait n'est pas sans rappeler la violence d'accusations à l'encontre d'hommes qui obligent leurs femmes à cultiver ou à s'adonner à de vils travaux (Lacroix, 1965, p. 559).

⁵⁴ L'auteur cité reconnaît que cette foubéisation va souvent de pair avec une islamisation des Mbororo, mais il remarque que ce n'est pas toujours le cas, en particulier du côté des jeunes Mbororo.

⁵⁵ *Be sippa yaake eggugo* (Ardo Haman Damissa, Ndouyaka, le 24-10-1976).

les Aku, d'arrivée plus récente en Adamaoua. Parmi les Jafun, les notables et les chefs (**ardo'en**) sont particulièrement soucieux de se conformer au modèle foubé. Pourtant, cette foubéisation n'est pas facilement vécue, à la fois par les hommes et les femmes.

Un chef mbororo, installé depuis quelques années dans la petite ville de Ngaoundal, se plaint des charges occasionnées par une famille avec trois épouses : « Autrefois, elles avaient des gains ; aujourd'hui, tout est à ma charge »⁵⁶. Des notables mbororo tentent de combiner le modèle foubé de vie idéale avec le maintien de revenus par les produits laitiers : les femmes font la traite (« Je leur donne le lait » dit un **ar'do**) mais elles envoient des enfants assurer les ventes à Ngaoundal. À l'inverse, un Mbororo du groupe des Aku, lui-même **ar'do**, admet que ses deux épouses vendent du lait : « Elles n'ont pas abandonné la vente de lait et de beurre ; c'est une chose que nous avons trouvée chez nos pères »⁵⁷. Cependant, l'informateur donne l'impression de vouloir se disculper par rapport à une norme qui s'impose à lui de façon implicite.

Quant aux femmes mbororo qui ne partent plus vendre du lait, les maris expliquent pourquoi cela leur convient tout à fait : « À présent, si elles sortent, c'est seulement pour aller rendre visite aux parents ou aux malades. Elles ne font plus que la cuisine, elles restent tranquilles. Elles disent : Ah ! autrefois, nous avons souffert pour rien ! »⁵⁸. En fait, ce discours modelé par des conventions socio-religieuses masque de grandes difficultés d'adaptation des femmes mbororo à une vie confinée et dépendante. L. Holtedahl (1993, p. 288) a décrit les contradictions d'un ménage mbororo installé en ville et qui se trouve écartelé entre ses attaches culturelles et le modèle islamique prégnant dans les villes musulmanes.

Contrairement au retrait assez général des Mbororo Jafun du commerce du lait, les Aku qui stationnent dans la région de Meiganga continuent cette activité, du moins en saison des pluies. Les femmes des Aku répondent aux demandes de deux catégories de nouveaux

⁵⁶ *Naane 'be ke'ba, hannde, fuu 'dow donngal am on !* (Alhaji Ibrahim Mayboute, Ngaoundal, le 29-05-1988).

⁵⁷ *'Be accaay sippugo kosam e nebbam, huunde ko min tawi diga baaba'en amin* (Ardo Hamadou Tara, Lokoti, le 17-08-1984).

⁵⁸ *Jonta, to 'be ngaanci, sey dow jahaangal haa baaba, haa go'd'do nyaw'do. Jonta kam, defugo tan ; 'be de'iti. 'be mbi'a : " Asee, naane min mbidi meere ! "* (Alhaji Gamadawa, Ngawi, le 21-11-1984).

consommateurs de produits laitiers : les citadins et les jeunes scolarisés. Actuellement, des campements de Mbororo Aku se dispersent ainsi aux environs des villes (Meiganga, Ngaoundal) et en arrière des villages alignés le long des grandes routes, pour permettre aux femmes de continuer à vendre du lait.

Conclusion : le lait, un produit marginal dans le développement de l'élevage en Adamaoua

Entre l'élevage laitier des Mbororo et celui pour la viande des Foulbé, les actions de développement ont accordé une nette préférence pour le second objectif. Dès l'époque coloniale, le Service d'Elevage était hostile au développement d'une production laitière en Adamaoua, les lactations étant estimées trop faibles et des prélèvements de lait risquant de compromettre la croissance, voire la survie des veaux. Ainsi, les vétérinaires coloniaux se sont toujours opposés à la beurrerie de Meiganga, en ajoutant d'autres arguments : des risques sanitaires et des problèmes de dégradation des pâturages dans les secteurs de collecte du lait.

Ce faisant, le Service d'Elevage partageait les mêmes vues que les Européens ayant investi dans l'élevage à l'époque coloniale. De grands élevages, originalité de la région de Ngaoundéré, étaient destinés avant tout à la production de viande. Leur cheptel consistait surtout en bœufs achetés aux éleveurs locaux puis finis sur les pâturages des ranchs et enfin expédiés vers le sud aux abattoirs. Les bergers salariés ayant la charge de troupeaux de vaches dans ces élevages européens n'avaient pas le droit de traire, contrairement aux bergers dans les élevages foulbé.

Ce statut de bergers « sans lait » était particulièrement sévère à la Compagnie Pastorale, le plus grand élevage européen de l'époque⁵⁹.

L'achat par des Camerounais des élevages européens n'a pas modifié la situation des bergers qui n'ont toujours pas le droit de boire du lait des vaches qu'ils gardent. De grandes entreprises d'élevage créées au cours des dernières décennies ont adopté une position moins intransigeante à l'égard de leur personnel. Les bergers peuvent y traire des vaches pour la consommation familiale, mais il leur est interdit de vendre du lait. Ces clauses prolongent le système traditionnel des Foulbé mais contredisent celui des Mbororo. Même dans ce contexte, les prélèvements de lait par les bergers à famille nombreuse font l'objet de contentieux fréquents avec les « chefs de bergers » et autres « chefs de compagnie ». De plus, les grands élevages ont adopté des techniques de La Pastorale qui ne facilitent pas l'accès des bergers au lait : la constitution de troupeaux homogènes par catégories d'animaux, le sevrage précoce des veaux et, parfois, la non-contention des jeunes veaux.

Dans cette longue priorité accordée à l'élevage pour la viande en Adamaoua, le « Projet laitier » de Ngaoundéré fait figure d'exception. En sollicitant des ventes régulières de la part d'éleveurs foulbé, ce projet allait à contre-courant de leur système d'élevage. Les nombreuses difficultés techniques du projet tiennent en grande partie à cette discordance. Cependant, au-delà de ces difficultés, le Projet laitier a revalorisé la production de lait et favorisé l'émergence de nouveaux éleveurs laitiers aux environs de la ville de Ngaoundéré⁶⁰.

⁵⁹ La même compagnie d'élevage avait, par contre, entrepris un élevage laitier sur ses pâturages des monts Bambouto, dans l'Ouest-Cameroun. Il ne s'agissait pas de ravitailler la population locale en produits laitiers (les Bamiléké n'étant pas buveurs de lait) mais les Européens (Boutrais, 1993, p. 28).

⁶⁰ L'essor d'élevages laitiers autour des villes est un phénomène général en Afrique et suscite un regain d'intérêt de la part de la recherche (Duteurtre, Meyer, 2001 ; Duteurtre *et al.*, dans cet ouvrage ; Essomba *et al.*, dans cet ouvrage).

Bibliographie

- BLANCHARD Y., NOSS P.A., 1988 —
Dictionnaire gbaya-français ; dialecte yaayuwee. Meiganga.
- BOU TRAIS J., 1993 —
Cameroun, 1940-1950 : les beaux jours de « La Pastorale ». Solagral, *Courrier de la planète* (16) : 27-30.
- BOU TRAIS J., 1999 —
« Les savoirs pastoraux des Mbororo de l'Adamaoua ; évolution et rapports au développement ». In Høltedahl et al. éd. : *Le pouvoir du savoir, de l'Arctique aux Tropiques*. Paris, Karthala : 147-166.
- BUHL S., HOMEWOOD K., 2000.
« Milk selling among Fulani women in Northern Burkina Faso ». In Hodgson (ed) : *Rethinking pastoralism in Africa ; gender, culture and the myth of the patriarchal pastoralist*. Oxford, James Currey : 207-226.
- BURHAM P., 1996 —
The politics of cultural difference in Northern Cameroon. Edinburgh Univ. Press – International African Library.
- DOUFFISSA A., 1993 —
L'élevage bovin dans le Mbéré (Adamaoua camerounais). Paris, Orstom, Etudes et thèses.
- DUTEURTRE G., MEYER C. (eds) : 2001—
Marchés urbains et développement laitier en Afrique subsaharienne. Montpellier, Cirad.
- HOLTEDAHL L., 1993 —
« Education, economics and the "good life" : women in Ngaoundéré, Northern Cameroon ». In Geschiere, Konings (eds) : *Itinéraires d'accumulation au Cameroun*. Paris, ASC-Karthala : 273-300.
- KUHN B., 1994 —
« Kossam waala, ceede waala » : « Keine Milch, kein Geld » ; zur Bedeutung der Milch für Fulbe Frauen. *Sociologus*, 44 (1) : 53-64.
- LACROIX P.F., 1965 —
Poésie peule de l'Adamaoua. Paris, A. Colin, 2 vol.
- MAHMOUDOU D., 2000 —
Le pouvoir, le savoir et la richesse ; les FulBe de Ngaoundéré face au processus de modernisation. Univ. de Tromsø, PhD, 2 vol.
- MAREK M., 1980 —
La production de lait frais au Cameroun. Paris, Agence de coop. cult. et techn.
- NOYE D., 1989 —
Dictionnaire foulfouldé-français ; dialecte peul du Diamaré, Nord-Cameroun. Paris, Geuthner.
- SOW S., 2005 —
« Le lait, patrimoine alimentaire des Peuls du Niger ; pratiques alimentaires, représentations et usages non alimentaires chez les Gaawoo'be du Gourma ». In Cormier-Salem et al. éd. : *Patrimoines naturels au Sud ; territoires, identités et stratégies locales*. Paris IRD : 419-442.
- VEREËCKE C., 1989 —
From pasture to purdah : the transformation of women's roles and identity among the Adamaoua Fulbe. *Ethnology*, XXVIII (1) : 53-73.
- WATERS-BAYER A., 1985 —
Dairying by settled Fulani women in Central Nigeria and some implications for a dairy development. Londres, ODI, Pastoral development network paper.
- WATERS-BAYER A., 1988 —
Dairying by Settled Fulani Agropastoralists in Central Nigeria ; the role of women and implications for dairy development. Kiel, Wissenschaftsverlag Vauk, Farming systems and resource economics in the Tropics, vol. 4, 328 p.
- WATERS-BAYER A., 1993 —
Le savoir féminin au service du développement : les laitières Fulani au Nigeria. *Bulletin du réseau transformation des produits agricoles et alimentaires* (8) : 12-15.